



Planche contact, copyright Marc Pataut, travail en cours

« Couper le visage en deux par la moitié pour y ajouter d'autres moitiés. S'approcher au plus juste. Plus près le visage disparaît, plus loin je représente.

Mettre en présence des demi-visages, des corps, des âges, des histoires qui n'avaient aucune raison de se rencontrer.

Comment ne pas répondre simplement aux sollicitations d'un sujet dramatique et parfois spectaculaire, mais opter clairement pour une approche fondée sur l'expérience qui se forme dans la rencontre d'une actualité collective et d'histoires individuelles (celle de l'artiste comprise). Travailler cette rencontre, dans un lieu, dans une forme, celle de l'art et du document ».

## Marc Pataut

### en mars

#### SAM. 04

Vassivière, Centre International d'Art et du Paysage, 9 h 30-18 h, Journée d'étude autour du projet *Il s'est déjà passé quelque chose*

#### MER. 08

Uzerche, cinéma Louis Jouvet, 20 h 30, projection du film *Delphine et Carole, insoumuses* de Callisto Mc Nulty

#### JEU. 09

Tulle, locaux de Peuple et Culture, 18h, L'asile psychiatrique ou l'institution totalitaire, projection du film *Titicuts follies* de Frederick Wiseman ; 19 h 30 repas partagé ; 20 h 30 projection du film *Histoire de Paul* de René Féret

#### VEN. 10

Uzerche, cinéma Louis Jouvet, 20 h 30, projection du film *Annie colère* de Blandine Lenoir, suivie d'un débat en présence de Chloé Munich et Melissa Guitteaud du Planning familial

#### SAM. 18

Tulle, locaux de Peuple et Culture, 15 h, Fête du Court métrage avec la projection de films pour jeune public

#### LUN. 27

Tulle, théâtre, 18 h 30, Tribune#5, Faire jardin et coopérer avec la nature : à l'école du mouvement. Avec Gilles Clément

# L'Asile psychiatrique, ou de l'institution totalitaire

Jeudi 9 mars – 18 h – Tulle – Locaux de Peuple et Culture

« On peut définir une institution totalitaire comme un lieu de résidence et de travail où un grand nombre d'individus placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées. » Erving Goffman, *Asyles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*

Que reste-t-il aujourd'hui de la pensée antipsychiatrique et de la critique des institutions totalitaires ? Quel est l'héritage d'une tradition de pensée critique qui a vu les causes majeures de la détresse psychique dans la société et ses mécanismes d'exclusion ? Aujourd'hui, cette tradition est attaquée à droite comme à gauche : toute explication causale (Marx, Freud, Foucault, Goffman) est brutalement considérée comme une justification de l'existant et donc comme un danger pour la société. Aujourd'hui, on est fou, criminel, malade par nature, ni par histoire ni par des causes extérieures. La maladie mentale est criminalisée, réprimée, médicalisée : les médicaments ont supplanté la thérapie, les pilules ont supprimé la psychanalyse dans les hôpitaux. Le visionnage de ces deux films extraordinaires nous aidera à repenser aujourd'hui le rôle de la pensée psychiatrique et à critiquer les politiques actuelles relatives aux maladies mentales.  
**Federico Rossin**



18h

## Titicut follies

DE FREDERICK WISEMAN (1967 – 84')

Quiconque viendrait découvrir le premier film de l'ancien avocat bostonien Frederick Wiseman, pour y trouver les fondements de sa méthode documentaire à présent éprouvée, devrait s'attendre à un choc.

Dans ces images de l'hôpital psychiatrique annexe de l'Institution Correctionnelle de Bridgewater (Massachusetts) où il fut autorisé en 1966 à s'introduire avec le cameraman John Marshall, on reconnaît difficilement la sérénité qui caractérise les patientes explorations futures d'institutions comme l'Opéra de Paris ou l'Université de Berkeley. Ici, la caméra branle, zoome et dézoome, s'avance au gros plan, change de direction sans prévenir, reproduisant par là quelques symptômes familiers du cinéma direct que le cinéaste fera disparaître par la suite. Il faut dire que le confort de l'installation cinématographique n'y fut pas le même, offrant moins de place à la patience : la visite de Wiseman et Marshall à Bridgewater fut soigneusement encadrée par le personnel pénitentiaire qui accompagnait constamment cette équipe de deux et déterminait sur place quels malades/détenus étaient en mesure d'être filmés.

D'où l'agitation, la vivacité nécessaire pour recueillir un maximum d'images et de mots en peu de temps – vingt-neuf jours de tournage. Ce fut au montage que Wiseman se payait le luxe de la patience – un aspect de sa méthode qu'il a conservé jusqu'à ce jour – consacrant une année entière à réduire toute la pellicule accumulée aux quatre-vingt-quatre minutes du film qu'il avait finalement choisi de constituer. Et il lui fallut encore plus de patience après : l'État du Massachusetts ne goûta guère le travail terminé, dont il fit bloquer par la justice la distribution publique. On accusait le film de violer l'intimité et la dignité des patients – alors que légitimé par toutes les autorisations nécessaires, il ne faisait que retranscrire cette violation même. Quand cette censure fut levée en 1991, la dégradation que l'œuvre exposait des grandes institutions psychiatriques aux États-Unis avait fini par être communément reconnue.

Un autre effet de cette urgence de filmer qui démarque *Titicut Follies* d'autres réalisations de Wiseman, c'est qu'on ne s'attarde pas sur le lieu.

Car ce que Wiseman capte en ces murs et choisit au montage de faire son sujet, c'est bien cet étrange exercice du pouvoir par une institution médico-pénitentiaire sur une masse humaine qui, bien qu'agitée de toutes sortes de troubles, n'en est pas moins désespérément malléable à l'assujettissement, voire à la cho-sification.

Par l'autorité de ses médecins et de ses gardiens, le pouvoir commande l'exhibition des corps nus, l'énumération méthodique et sans chaleur des troubles sexuels (avec un froid accent européen), l'alimentation forcée. Face à lui, peu d'étincelles de rébellion : même les éclats verbaux des malades visent au hasard et raisonnent dans l'indifférence générale. À la fois condamnés par la justice et minés par les troubles mentaux, ceux que cet hôpital accueille n'ont pas vraiment le même statut que des prisonniers ordinaires : leurs chances de sortir de ces murs sont encore moindres. Et l'exercice du pouvoir sur eux semble prendre acte de ce destin tracé, en prenant ces individus comme des corps à traiter et leurs âmes comme une liste de symptômes et de traumatismes, et ce jusqu'à leurs dernières heures. C'est la direction prise par le montage du film, quand il exprime l'aspect répétitif des scènes de la vie hospitalière (déshabillages, consultations, promenades dans la cour), et quand, pour figurer la sortie de ce cycle par l'issue la plus probable (entre quatre planches), il alterne les plans de soins mortuaires avec ceux d'une intubation forcée de nourriture sur un autre patient bien vivant. L'institution ne fait guère de différence entre les vivants et les morts – les visages blanchis des détenus chantant dans la troupe montée par l'hôpital (et nommée « Titicut Follies »), dont les numéros ouvrent et ferment le film, en sont un augure supplémentaire.



Ce montage alterné de l'intubation et de la mise en bière fait partie d'une poignée de signes qui interpellent dans le film, parce qu'ils font montre d'un parti-pris de cinéaste que Wiseman, dans sa filmographie, aura rarement rendu aussi visible. Certes, son cinéma documentaire a toujours fait preuve de ce savant équilibre entre la vérité non influencée du sujet filmé et le parti-pris nécessaire du filmeur. Mais il est rare que ce dernier ressorte de façon aussi démonstrative que dans ce choix de montage particulier. Quand on

écoute en outre les déréllections d'un certain patient mixant dans leur non-sens les noms de Jésus, de présidents américains, du Vietnam et d'autres figures d'actualité, on ne peut s'empêcher de trouver dans Titicut Follies un esprit contestataire plus prononcé qu'à l'accoutumée chez le cinéaste. On goûtera la malice finale avec laquelle il tourne une certaine obligation judiciaire. La décision qui rétablit la diffusion du film en 1991 imposa de le conclure avec un carton déclarant que « des améliorations [avaient] eu lieu dans l'Institution depuis 1966 ». Ce fut chose faite, mais en faisant précéder ce carton d'un autre répétant mot pour mot le texte en précisant qu'il était le fruit d'une décision de justice – une répétition qui sonne comme un reniflement de défi à l'adresse de l'arbitraire, celui-là même que le film s'est de bout en bout attaché à exposer.

## 19h45 repas partagé

20h30

## Histoire de Paul

DE RENÉ FÉRET (1975 – 72')

Histoire de Paul a pour sujet l'arrivée d'un jeune homme dans un hôpital psychiatrique, à la suite d'une tentative de suicide dont nous ne connaissons pas les causes. Car Histoire

de Paul ne raconte pas le processus qui entraîne l'internement dans un asile, il se place d'emblée à l'intérieur des murs. Par l'intermédiaire de Paul, nous sommes invités à pénétrer dans un asile et à en connaître les lois et les mécanismes. Nous subissons avec Paul le méfiance des autres fous, les décisions des médecins et, à travers quelques péripéties, nous assisterons à son intégration dans l'institution. Le film se base sur le déroulement systématique du quotidien à travers les yeux des fous, du point de vue de leur groupe dans l'institution. C'est à travers leur regard que nous voyons les médecins, la psychologue, les infirmiers et l'implacable absurdité du système des trois groupes humains condamnés à ne jamais se rencontrer : les médecins, les infirmiers et les malades. Histoire de Paul ou comment Paul est condamné à ne plus jamais avoir d'histoire.



Le film se base sur le déroulement systématique du quotidien à travers les yeux des fous, du point de vue de leur groupe dans l'institution. C'est à travers leur regard que nous voyons les médecins, la psychologue, les infirmiers et l'implacable absurdité du système des trois groupes humains condamnés à ne jamais se rencontrer : les médecins, les infirmiers et les malades. Histoire de Paul ou comment Paul est condamné à ne plus jamais avoir d'histoire.

« J'étais acteur de théâtre. Mon père est mort prématurément. J'avais 22 ans. Je l'ai très mal supporté. Alors que je jouais un très grand rôle dans une pièce de Dario Fo en Bretagne, j'ai fait une sorte de dépression nerveuse. Je tombais dans les pommes en scène. Je devais culpabiliser d'être encore en vie. Je ressentais le vertige d'une problématique vaste et mystérieuse qui allait être la source des sujets de mes films à venir. Mais j'étais encore très loin du cinéma. Ma déprime a été dramatique. J'ai fait une tentative de suicide, heureusement ratée, qui m'a mené dans un hôpital psychiatrique, dans le Nord, à Armentières. Juste pendant les événements de mai 68... J'en suis sorti trois mois après, marqué par ce que j'y avais vu : le malheur de la folie, l'enfermement, la force de l'institution, les groupes : médecins, infirmiers, malades... Je n'ai eu de cesse de raconter ça à mes amis. Six ans après, j'ai eu la force d'écrire un scénario et de chercher les moyens de réaliser un film. Sans rien savoir de la technique. Je n'ai pas trouvé un sou. » (René Féret)

## Delphine et Carole, insoumuses

DE CALLISTO MC NULTY (2018 – 68')

**Mercredi 8 mars – 20h30 – cinéma Louis Jovet – Uzerche**

**Discussion à l'issue de la projection**

---

Carole Roussopoulos meurt en 2009, laissant inachevé un projet de portrait de Delphine Seyrig, son amie et complice, disparue en 1990. Callisto Mc Nulty, petite fille de Carole Roussopoulos, aidée et soutenue par sa mère, Alexandra, et son oncle Geronimo, décide de reprendre le projet et de le mener à son terme. Le film, constitué de nombreux documents d'archives, aux images parfois fragiles, est autant le portrait de Carole et Delphine que celui d'une époque de combats – féministes au premier chef, mais pas seulement – qu'elles vont, avec leur amie Ioana Wieder, documenter grâce à un travail vidéographique. Première femme en France à acquérir, dès 1969, un Portapak, caméra vidéo portable mise sur le marché par Sony, Carole s'initie au maniement de la caméra et organise des stages de formation à l'intention des femmes. Delphine et Ioana s'y inscrivent, une collaboration commence, qui prendra la forme du collectif Les Insoumuses et/ou Les Muses s'amuse avant d'être à l'origine de la création du Centre audiovisuel Simone de Beauvoir en 1982.

Dans les extraits de films qui émaillent ce documentaire, on retrouve avec jubilation la vitalité et l'inventivité, le sens de l'humour et l'irrévérence qui caractérisent les productions de ce groupe. On y redécouvre aussi la trajectoire de l'actrice Delphine Seyrig, qui n'a cessé de chercher cohérence et équilibre entre vie, valeurs et carrière. On ajoutera un bonus : l'ouverture d'une réflexion sur la manière dont les femmes se sont emparées d'un outil « sur lequel les hommes n'avaient pas encore mis leurs pattes ».



## Annie colère

DE BLANDINE LENOIR (2022 – 120')

**Vendredi 10 mars – 20h30 – cinéma Louis Jovet – Uzerche**

**Projection suivie d'un débat en présence de Chloé Munich et Melissa Guitteaud du Planning Familial**

---

Février 1974. Parce qu'elle se retrouve enceinte accidentellement, Annie, ouvrière et mère de deux enfants, rencontre le MLAC – Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception qui pratique les avortements illégaux aux yeux de tous. Accueillie par ce mouvement unique, fondé sur l'aide concrète aux femmes et le partage des savoirs, elle va trouver dans la bataille pour l'adoption de la loi sur l'avortement un nouveau sens à sa vie.

---

Soirée en partenariat avec le cinéma Louis Jovet, la P'Tite Fabrique Solidaire et le Planning Familial 19

---

**Peuple et Culture Corrèze**

36 avenue Alsace-Lorraine  
19 000 Tulle

tél : 05 55 26 32 25  
peupleetculture19@gmail.com  
<http://peupleetculture.fr>  
FB Peuple et Culture Corrèze

Peuple et Culture Corrèze n°189

tiré à 1000 exemplaires

Directrice de la publication :

Manée Teyssandier

Imprimé par Peuple et Culture Corrèze -  
19000 Tulle-Issn : 1769-4531

La Région Nouvelle-Aquitaine participe  
à l'activité cinéma documentaire  
et relais artothèque du FRAC-Artothèque  
Nouvelle-Aquitaine de Peuple et Culture.



# Il s'est déjà passé quelque chose

**Samedi 4 mars – 9h30/18h – Centre International d'Art et du Paysage de l'île de Vassivière**

**Autour du projet « Il s'est déjà passé quelque chose » sélectionné en 2021 dans le cadre de l'appel à projets « Coopération, création et territoires » (Réseau ASTRE, DRAC et Région Nouvelle-Aquitaine)**

---

À l'initiative de Peuple et Culture Corrèze, trois artistes proches du travail de Marc Pataut, venus vivre et habiter sur la montagne limousine, sont invités pour travailler à ses côtés : d'anciennes étudiantes, Charlotte Victoire (artiste-chercheuse et travailleuse sociale), Olga Boudin (peintre, photographe et éditrice) et Jean-Robert Dantou (photographe documentaire, membre de l'Agence VU'). Le travail collectif entre Peyrelevade, Faux-la-Montagne, La Villedieu et Lacelle a suivi le fil d'une question commune : **une invention de formes artistiques peut-elle nourrir une pratique politique du territoire ?**

Cette question sera mise en partage lors de la journée d'étude, travaillée dans un premier temps de manière collective et ouverte sur différentes formes artistiques, puis resserrée l'après-midi sur la question de la photographie documentaire.



Photo Charlotte Victoire

## Programme de la journée

**9h30-10h** : Accueil, café.

**10h-12h30** : **Atelier de lecture collective, conduit** par Charlotte Victoire selon la méthode de l'arpentage, pour se saisir des problématiques abordées lors de cette journée d'étude. Avec cet outil d'éducation populaire, nous nous répartirons la lecture d'un corpus de textes et d'images, puis mettrons en commun les questions et les réflexions qu'ils nous inspirent et réaliserons une carte des idées.

**12h30-13h30** : Repas, chacun-e apporte quelque chose à partager.

**13h30-14h** : **Visite de l'exposition** intitulée « Ancrer l'invisible » de Caroline Monnet au Centre d'art.

**14h-15h30** : **Mise en récit et images du projet** par Manée Teyssandier, Charlotte Victoire, Jean-Robert Dantou et Marc Pataut.

**15h45-17h30** : **De l'ambiguïté des usages sociaux de la photographie documentaire.** Intervention de Jorge Ribalta à partir du travail et des expositions qu'il a organisées sur l'histoire de la photographie documentaire et sur les relations entre pratique artistique et combat politique.

---

Avec le soutien de la DRAC et de la Région Nouvelle-Aquitaine.

---

Remerciements à l'équipe du Centre International d'Art et du Paysage île de Vassivière - 87120 Beaumont-du-Lac ; téléphone au 05 55 69 27 27

# Les artistes

**Charlotte Victoire**, travailleuse sociale avant d'être diplômée des Beaux-arts de Paris en 2018 et de l'école de la photographie de Arles en 2020, elle vit et travaille aujourd'hui sur le Plateau de millevaches, où elle s'active notamment au sein du Syndicat de la montagne limousine et du Laboratoire d'arts textiles. Elle s'est installée dans la région en 2017 via le projet artistique et collectif de l'Amicale mille feux avec le quel elle a participé en 2020 à la résidence Utopia du CIAP de l'île de Vassivière. Depuis elle a rejoint un séminaire de recherches-actions du réseau des CREFAD, réseau d'associations d'éducation populaire, et explore l'hybridation entre pratique artistique et sociale.

**Jean-Robert Dantou** est photographe documentaire, membre de l'Agence VU'. Il réalise dans le cadre du programme Science, Art, Création et Recherche de PSL une thèse de doctorat intitulée « Tenir ou s'effondrer », au département Arts de l'École normale supérieure. Il a une double formation de photographe (ENS Louis Lumière) et de sociologue (ENS-EHESS). Il explore depuis une quinzaine d'années les interactions possibles entre photographie et sciences sociales, autour de problématiques liées à la santé mentale, aux migrations et aux territoires des marges. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, notamment *Les murs ne parlent pas*, Kehrler Verlag, 2015, pour lequel il est lauréat du Prix du Livre de Photographie de l'année au festival Photo España 2016. Il partage aujourd'hui son temps entre enseignement de la photographie documentaire (ENS, Agence VU'), commandes institutionnelles, résidences artistiques et travaux de recherche documentaire.

**Olga Boudin**, née à Pontoise le 8 novembre 1991, vit et travaille à Lacelle, sur la montagne limousine. Elle étudie le graphisme avant d'intégrer les Beaux-arts de Paris, avec Marc Pataut comme chef d'atelier. Elle en sort diplômée en 2018, avec un travail mêlant peinture, photographie et documentation politique. Depuis 2017, elle est membre du collectif Amicale Mille Feux et participe au programme Utopia du CIAP-île de Vassivière en 2020. En 2019, elle fonde la maison d'édition Hourra qu'elle continue de diriger. En 2020 puis en 2021, ses peintures font l'objet d'expositions personnelles à Treignac Projet.

**Marc Pataut** vit et travaille à Aubervilliers. Il a étudié dans l'atelier du sculpteur Etienne-Martin à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, dont il sort diplômé en 1975. Il a enseigné la photographie dans cette même école de 2001 à 2018. Il a notamment exposé en 1997 à la Documenta X de Kassel (son travail sur le terrain du Cornillon). En 1998/2000 avec Peuple et Culture Corrèze dans l'église Saint Pierre de Tulle *Sortir la tête*, puis en 2000, *Pays, paroles, images*, La Boîte en zinc, Chanteix, dans la grange d'Yves et Sylvette Lidove à Gumond et au Foyer culturel, Sérilhac. En 2003/2006, *toujours ou jamais*, avec l'unité de pédopsychiatrie du CHU de Limoges et l'Agence Technique Culturelle de la Région Limousin (ar-thèque). En 2018 *Primeras tentativas* au Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofia à Madrid en Espagne et en 2019 au Jeu de Paume à Paris, Marc Pataut, de proche en proche.

**Jorge Ribalta** est un artiste, chercheur, éditeur et commissaire d'exposition indépendant. Il vit à Barcelone, en Espagne. Ces dernières années son travail a été exposé au CRP Nord-Pas de Calais (Douchy-les Mines, France), à la Linea di Confine per la fotografia contemporanea (Rubiera, Italie), au Württembergischer Kunstverein (Stuttgart, Allemagne), La Virreina (Barcelone, Espagne) et la Fundación Mapfre (Madrid, Espagne). Au Musée Reina Sofia de Madrid, il a organisé une tétralogie d'expositions qui composent une histoire politique de la photographie documentaire, dont *A Hard*, *Merciless Light*. *The Worker-Photography Movement, 1926-1939* (2011), *Not Yet*. *Sur la réinvention du documentaire et la critique du modernisme* (2015), Marc Pataut. *Premières tentativas* (2018) et *Généalogies documentaires. Photographie, 1848-1917* (2022)

---

## Cinéma

# C'est la fête du court métrage

**Samedi 18 mars – 15h – Tulle – Locaux de Peuple et Culture – Entrée libre**

Dans le cadre de la Fête du Court Métrage, une projection d'une série de courts métrages éclectiques à destination d'un jeune public (3-10 ans), séance suivie d'un goûter partagé.

---

## Tribune #5

# Faire jardin et coopérer avec la nature

**Lundi 27 mars – 18 h 30 – Théâtre de Tulle – l'empreinte scène nationale**  
**Animée par Barbara Métais-Chastanier avec Gilles Clément**  
**En partenariat avec Peuple et Culture Corrèze**

Si le jardin planétaire est l'autre nom du monde que nous habitons, n'en sommes-nous pas toutes et tous les jardinier-e-s. Telle est du moins la proposition que nous fait Gilles Clément, nous invitant ainsi inlassablement à un changement de regard : comment cette perspective engage-t-elle de nouvelles manières de faire jardin et d'habiter tout autant que de cohabiter?